



Robert Harrison

Jardins

Réflexions sur
la condition humaine

Le Pommier

© Éditions Le Pommier 2007

© Éditions Le Pommier/Humensis 2020, pour la présente édition
Tous droits réservés

ISBN : 978-2-7465-2238-1

170 *bis*, boulevard du Montparnasse – 75014 Paris

www.editions-lepommier.fr

Robert Harrison

Jardins

Réflexions sur la condition
humaine

Traduction de Florence Naugrette

*Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre*

Le Pommier

À Ève et ses filles

Préface

Violence, mort et souffrance mêlées : les êtres humains ne sont pas faits pour regarder droit dans les yeux la tête de Méduse arborée par l'histoire. On ne saurait nous en blâmer. Au contraire, le refus de se laisser pétrifier par les réalités de l'histoire contribue largement à rendre la vie humaine supportable : on lui doit nos élans religieux, nos rêveries poétiques, nos utopies, nos idées morales, nos constructions métaphysiques, notre art du récit, nos transfigurations esthétiques du réel, notre passion pour le jeu, notre amour de la nature. Albert Camus en témoigne : « La misère m'empêcha de croire que tout est bien sous le soleil et dans l'histoire ; le soleil m'apprit que l'histoire n'est pas tout* . » Ajoutons que si l'histoire devait un jour occuper toute la place, nous sombrerions dans la folie.

Pour Camus, c'était le soleil, mais le plus souvent, dans la culture occidentale, ce sont les jardins, réels ou imaginaires,

* Les références des citations mobilisées au fil du texte par Robert Harrison sont répertoriées en fin d'ouvrage, p. 311. (*Note de l'éditeur.*)

qui ont servi de refuge face au tumulte frénétique de l'histoire. Le lecteur de ce livre s'en apercevra, ils peuvent se situer fort loin, comme les jardins des dieux de *L'Épopée de Gilgamesh*, comme les îles Fortunées des Grecs, comme le jardin d'Éden au sommet du *Purgatoire* de Dante ; mais ils peuvent aussi se situer aux marges de la cité terrestre, comme l'Académie de Platon, le Jardin où Épicure installa son école, ou les villas du *Décameron* de Boccace ; ils peuvent même s'étendre au beau milieu de la ville, comme le jardin du Luxembourg à Paris, la villa Borghèse à Rome, ou les jardins des sans-logis new-yorkais. Mais d'une manière ou d'une autre, dans leur idée même comme dans leur réalisation concrète, les jardins sont une sorte de havre, de refuge, de paradis.

Pour autant, ces univers relativement protégés ne sont pas hors de l'histoire ; au contraire, ils en sont même parfois les contre-pouvoirs, résistant à ses forces délétères. Quand Voltaire conclut *Candide* par son célèbre « Il faut cultiver notre jardin », le jardin en question se donne à voir comme une réponse au contexte historique de la fiction : guerre, peste, désastres naturels. Cultiver, tout est là. C'est *parce que* nous sommes projetés dans l'histoire que nous devons cultiver notre jardin. Dans un Éden immortel, il n'y a rien à cultiver, car tout est toujours déjà là, à portée de main. Nos jardins terrestres ont beau nous sembler de petites ouvertures sur le paradis au cœur d'un monde déchu, la nécessité de les créer, de les entretenir et d'en prendre soin situe leur origine après la chute. Une histoire sans jardins est une terre dévastée. Un jardin coupé de l'histoire ne sert à rien.

Les jardins qui embellissent notre Éden mortel sont la meilleure justification qui soit de la présence des humains

sur terre. Là où l'histoire déclenche ses forces destructrices et d'anéantissement, il nous faut, pour préserver notre santé mentale, sans parler de notre humanité, travailler contre elles, et malgré elles – rechercher les forces apaisantes et réparatrices et les laisser se développer en nous. C'est cela, « cultiver notre jardin ». Sous la plume de Voltaire, l'adjectif possessif « notre » désigne le monde que nous partageons. Un monde pluriel prenant les formes que lui donne l'action humaine. En somme, « notre jardin » n'est pas le lieu d'intérêts privés où chacun pourrait s'échapper du réel ; « notre jardin », c'est ce lopin de terre inscrit dans un sol, en soi ou dans le collectif, où l'on cultive les vertus culturelles, éthiques et civiques qui sauvent la réalité de ses pires pulsions.

Le lecteur qui s'aventure dans ce livre traversera des jardins de toutes sortes – les uns réels, d'autres mythiques, historiques ou littéraires – mais chacun, à sa manière, écrit une page de l'histoire de « notre jardin ». Si l'histoire consiste en l'affrontement continué entre vandalisme et humanisme, ce livre fait pencher la balance du côté de ce dernier. Telle est sa contribution, avec ses moyens propres, ceux de l'écriture, à la vocation du jardinier.

CHAPITRE PREMIER

La vocation de Cura

Le plus parfait bonheur des hommes, pour nos ancêtres, était de vivre dans un jardin. Les premiers paradis terrestres imaginaires s'inspiraient-ils d'authentiques jardins cultivés par l'homme ? Ou inspirèrent-ils eux-mêmes, au moins en partie, les premières manifestations esthétiques de l'art du jardinage ? Nul ne saurait le dire. En tout cas, le « jardin des dieux » de *L'Épopée de Gilgamesh* était sans précédent réel :

Devant [Gilgamesh], c'est le bosquet des dieux. À sa vue, il s'avance. Les fruits qu'il porte sont en cornaline, des grappes pendent, jolies à contempler ; le feuillage qu'il porte est en lazulite, il porte aussi des fruits, séduisants à voir. Sa frondaison est en albâtre, corail de la mer, agate, hématite...

Dans cette œuvre littéraire, la plus ancienne qui nous soit parvenue, on trouve non pas un mais deux jardins merveilleux. Dilmun, le « jardin du soleil », s'étend derrière les montagnes escarpées et les étendues d'eau qui entourent le monde des mortels. Utnapishtim y savoure les fruits de son

extraordinaire existence. Seul parmi les humains, il a reçu des dieux le don de la vie éternelle dans le repos, la paix et l'harmonie avec la nature. Parvenu à ce jardin au terme d'un voyage éprouvant et désespéré, Gilgamesh se trouve contraint de retourner aux tragédies et aux préoccupations d'Uruk, sa cité terrestre, car l'immortalité lui est refusée.

Ou plutôt c'est la *vie* immortelle qui lui est refusée. Car si l'immortalité peut prendre des formes diverses – gloire, actes fondateurs, témoignages éternels de l'art et de l'écriture –, la vie éternelle est un privilège fabuleux réservé à de rares élus. Chez les Grecs, elle a été accordée à Ménélas, exempté de la mort avec transport direct aux jardins des champs Élysées, à l'autre bout de la terre :

[Où] la plus douce vie est offerte aux humains, où sans neige, sans grand hiver, toujours sans pluie, on ne sent que zéphyr, dont les risées sifflantes montées de l'Océan pour rafraîchir les hommes, les dieux t'emmèneront : pour eux, l'époux d'Hélène est le gendre de Zeus.

Oui, le problème avec Hélène, ce n'est pas sa beauté sans pareille, c'est ça : qui la possédait était destiné aux îles Fortunées, et non aux ténèbres d'Hadès. On a déclenché des guerres pour bien moins.

Face à la condition fantomatique des ombres aux Enfers, vivre une existence charnelle aux champs Élysées est assurément un sort enviable, pour une raison au moins : les hommes ont grand-peine à imaginer un bonheur désincarné et sont incapables de le désirer (on peut désirer ardemment être délivré de son corps, mais c'est une autre question). Même les âmes béatifiées du *Paradis* de Dante attendent avec une joie débordante la résurrection de leur chair à la fin des temps.

Leur béatitude reste imparfaite, en vérité, tant que le temps leur confisque encore ce qu'il leur a dérobé, ce matériau corporel qui reliait leur apparence et leur identité. En attendant que leur corps leur soit restitué, à la fin des temps, les élus de Dante sont incapables, au sens propre, de se reconnaître entre eux; or ils se languissent de reconnaître ceux qu'ils aiment. Dans le chant XIV du *Paradis*, Dante dit des deux groupes d'élus qu'il rencontre :

 Ils m'apparurent si prompts et empressés,
 l'un et l'autre chœur, à dire « Amen »
 qu'ils montrèrent bien désir de leurs corps morts :
 non peut-être pour eux mais pour leurs mamans,
 pour leurs pères et pour ceux qui leur furent chers, avant
 qu'ils fussent flammes sempiternelles.

De ce point de vue, nous qui vivons sur terre habillés de nos corps, nous voilà plus heureux que les élus du paradis chantés par Dante. Il en va tout autrement pour les semblables de Ménélas, Utnapishtim et Adam et Ève avant la chute. Dans l'univers fantastique des jardins mythologiques, les élus ont le bénéfice de leur corps sans en payer les passions, jouissent des fruits de la terre sans subir la mort et les maladies promises à toute chose terrestre, peuvent se gorger de la lumière solaire dont se languissent si douloureusement leurs camarades des Enfers sans risquer la brûlure de son rayonnement trop intense. Pendant très longtemps, cette prolongation sans fin de la vie corporelle au milieu d'un jardin, à l'abri de la douleur et de la condition mortelle, fut l'image du bonheur parfait.

Vraiment? Ménélas n'est pourtant guère pressé de faire voile vers ces îles en pleine mer. Quand Télémaque le

retrouve, il règne tranquillement sur son royaume, homme parmi les hommes. Nul doute que Ménélas choisirait plutôt les champs Élysées que le royaume d’Hadès – c’est ce que nous ferions tous –, mais renoncerait-il prématurément à sa vie terrestre de gaieté de cœur pour rejoindre ce jardin ? Apparemment non. Pourquoi ? Parce que le prix à payer pour vivre dans des paradis terrestres tels que Dilmun et les champs Élysées, dans l’aisance et l’éternel printemps, c’est un isolement absolu, loin du monde des mortels : sans les amis, sans la famille, sans la cité, sans l’histoire dynamique des entreprises humaines. Triste condition qu’un exil sans relations humaines, publiques ou privées, surtout pour un peuple aimant autant la *polis* que les Grecs. Un tel exil prive des joies et des peines de la vie mortelle, à laquelle la plupart d’entre nous sont bien plus attachés qu’on ne le pense. À poursuivre leur vie dans des jardins si solitaires, les hommes ne peuvent que se dénaturer, comme Utnapishtim, qui n’est plus vraiment humain après tant de siècles passés en l’unique compagnie de sa femme, ou succomber à la mélancolie qui afflige les habitants des champs Élysées de Dante, dans ces limbes où les ombres vivent *in disio senza speme*, « en désir sans espoir ». Comme le dit Thoreau dans *Walden* : « Qu’elle soit vie ou mort, nous implorons seulement la réalité. » Si Ménélas a emporté aux champs Élysées cet ardent désir de réalité, alors la vie éternelle est un cadeau amer.

Mais pourquoi poser d’hasardeuses questions à Ménélas quand on peut s’adresser directement à Ulysse ? L’île de Calypso, où il resta échoué plusieurs années, est en tout point île Fortunée aux confins de l’océan : un environnement fleuri et verdoyant de fontaines, de vignes, de violettes et d’oiseaux. Voici comment Homère décrit la caverne de la

nymphes, modèle de nombreuses scènes idylliques à venir dans la littérature occidentale :

Elle était là-dedans, chantant à belle voix et tissant au métier de sa navette d'or. Autour de la caverne, un bois avait poussé sa futaie vigoureuse : aunes et peupliers et cyprès odorants, où gîtaient les oiseaux à la large envergure, chouettes, éperviers et criardes corneilles, qui vivent dans la mer et criardent au large. Au rebord de la voûte, une vigne en sa force éployait ses rameaux, toute fleurie de grappes, et près l'une de l'autre, en ligne, quatre sources versaient leur onde claire, puis leurs eaux divergeaient à travers des prairies molles, où verdoyaient persil et violettes. Dès l'abord en ces lieux, il n'est pas d'Immortel qui n'aurait eu les yeux charmés, l'âme ravie.

Tel est le lieu enchanté où Calypso invite Ulysse à partager éternellement ses jours en sa compagnie, avec l'immortalité en sus. Mais on connaît l'histoire : Ulysse, indifférent à l'offre, passe ses journées entières sur la plage abandonnée, tournant le dos au paradis terrestre, boudant, pleurant, se languissant de retourner chez lui, à Ithaque, la rude et la rocailleuse, auprès de sa femme vieillissante. Rien ne peut le consoler d'être exilé loin de « la terre de ses ancêtres », du labeur et des responsabilités qui l'y attendent. Calypso ne saurait apaiser en son cœur le désir de retrouver ses repères et son identité humaine, dont il est privé sur son jardin insulaire. Il a beau savoir que la mort l'attend après quelques dizaines d'années de vie sur Ithaque, rien ne le ferait renoncer au désir de revenir sur cette autre sorte d'île, bien plus austère.

Ce qui manque à Ulysse sur l'île de Calypso – ce qui l'y tient en exil –, c'est qu'il n'a plus à s'occuper ni à se soucier de rien. Plus précisément, il se languit du monde où les

hommes doivent se soucier ou s'occuper de quelque chose : dans son cas, le monde de la famille, de la terre nourricière et de la lignée. Ces préoccupations liées à la condition terrestre, devenues sans objet dans un jardin perdu hors du monde au milieu des mers, taraudent le fond de son cœur, le conduisent chaque jour sur la plage et l'empêchent de se sentir chez lui dans l'environnement irréel de l'île de Calypso. « Si ton cœur pouvait savoir de quels chagrins / le sort doit te combler avant ton arrivée à la terre natale, / c'est ici, près de moi, que tu voudrais rester pour garder ce logis et devenir un dieu. » Mais Calypso est une déesse – une « toute divine » – et elle peut difficilement comprendre à quel point Ulysse, parce qu'il est humain, est retenu par ces préoccupations, malgré ou peut-être à cause des fardeaux qu'elles lui imposent.

Si l'Ulysse d'Homère reste à ce jour un archétype de l'homme mortel, c'est que ces préoccupations, cet engagement, cette attention aux êtres et aux choses l'enserrent de leur étreinte implacable. Une parabole ancienne nous est parvenue à travers les âges, qui raconte brillamment pourquoi la déesse Cura a acquis tant d'emprise sur la nature humaine :

En traversant un fleuve, Cura vit de la boue crayeuse, s'arrêta, pensive, et se mit à façonner un homme. Pendant qu'elle se demandait ce qu'elle avait fabriqué, survint Jupiter ; Cura lui demanda de lui donner l'esprit, ce qu'elle obtint facilement de Jupiter. Comme Cura voulait lui imposer son nom, Jupiter l'interdit, et dit que c'était le sien qu'il fallait lui donner. Pendant que Cura et Jupiter se disputaient au sujet de ce nom, surgit la terre en personne, pour dire qu'il fallait lui imposer son nom puisqu'aussi bien c'était son corps qu'elle avait offert. Ils prirent Saturne pour juge ; Saturne paraît leur

avoir rendu un jugement différent: « Toi, Jupiter, puisque tu as donné l'esprit, tu dois à la mort recevoir son esprit; toi, terre, qui lui a offert le corps, reçois le corps; puisque c'est Cura qui a, la première, façonné le corps, tout le temps de sa vie c'est Cura qui en aura la possession, mais puisqu'il y a controverse sur son nom, il s'appellera homme, parce qu'il apparaît que c'est de l'*humus* qu'il a été fait. »

En attendant que Jupiter récupère son esprit et la terre sa dépouille mortelle, « homme » appartient corps et âme à Cura, qui le « possède » tant qu'il vit (*Cura teneat, quamdiu vixerit*). Si le personnage d'Ulysse figure poétiquement l'emprise de Cura sur les hommes, on comprend qu'il lui soit difficile de s'abandonner aux bras de Calypso. Une autre déesse, moins joyeuse que la nymphe, a déjà la mainmise sur lui et le rappelle sur ses terres, labourées, cultivées et entretenues avant lui par ses aïeux qui s'en sont occupés. Puisque Cura a pétri « homme » avec l'*humus*, il est bien « naturel » que sa créature se soucie avant tout de la terre dont elle tient sa substance vitale. Pour cette raison, c'est avant tout « la terre de ses ancêtres » – Homère le répète à plusieurs occasions – qui rappelle Ulysse à Ithaque. Cette terre n'est pas seulement pour lui un repère géographique, c'est aussi une réalité matérielle: le sol cultivé par ses ancêtres, et où leurs corps morts sont inhumés.

Si Ulysse avait été contraint de rester sur l'île de Calypso pour le restant de ses jours éternels, tout en gardant son humanité, il se serait très certainement mis au jardinage, aussi redondante que soit une telle activité dans un tel environnement. C'est que les hommes de son espèce, tenaillés par Cura, ressentent le désir irréprensible de se soucier de quelque chose et de s'y dévouer. Rien de comparable entre

un jardin sorti de terre grâce au travail et aux efforts personnels et des jardins fantastiques où les choses existent toujours déjà, spontanément, s’offrant gratuitement au plaisir. Et si l’on avait pu observer depuis le ciel le lopin de terre cultivé par Ulysse sur l’île, on aurait vu une sorte d’oasis – l’oasis de Cura – trouer le paysage familier de Calypso. Car, contrairement aux paradis terrestres, les jardins nés de la main de l’homme, élaborés et entretenus par la culture, conservent la trace et la signature de l’industrie humaine à laquelle ils doivent leur existence. C’est la marque de Cura.

Si la condition humaine universelle est de toujours et inlassablement se soucier de quelque chose, les soucis particuliers des hommes se présentent sous la forme de dilemmes ou d’intrigues qui se résolvent en temps voulu, comme les actions romanesques. Les retards infinis qui l’empêchent de retourner chez lui sont vécus par Ulysse comme un *temps perdu*, car il faudra attendre son retour au pays pour que puisse reprendre le cours des choses. Son histoire est bloquée dans le paradis terrestre de Calypso, hors du monde et hors du temps. Là, l’histoire de son actuel souci – retrouver son royaume et son foyer – est momentanément en panne, l’action est suspendue. Il n’y a jamais de résolution définitive, bien sûr, et la mort même ne met pas fin à certains soucis – Ulysse l’apprend en conversant avec les ombres de ses défunts compagnons au royaume des morts. Cependant, en général, les êtres humains perçoivent le temps comme une succession de soucis à résoudre.

Là aussi, le souci et les jardins sont liés. Un jardin né de la main de l’homme met du temps à pousser. Le jardinier en dresse les plans à l’avance, puis le sème et le cultive en conséquence, et au moment venu le jardin délivre ses fruits,

ses beautés et ses bienfaits. Entre-temps, d'autres soucis accaparent du matin au soir, jour après jour, le jardinier. Car un jardin, comme un récit, développe sa propre intrigue, dont les rebondissements maintiennent sous pression plus ou moins constante celui qui l'entretient. Le vrai jardinier est toujours *The Constant Gardener*.

La fable de Cura raconte la création de l'homme en des termes assez semblables, *mutatis mutandis*, au récit de la Genèse, où l'auteur du ciel et de la terre crée un Adam naïf et lent d'esprit, et l'installe au jardin d'Éden, peut-être pour en faire le « gardien », mais plus sûrement, à l'évidence, pour le protéger des réalités, comme le font parfois les parents avec leurs enfants. S'il avait voulu faire d'Adam et Ève les gardiens du jardin, Dieu leur aurait confié la tâche de l'entretenir, et non pas sa jouissance. Il ne les aurait pas dispensés de l'investissement dont doit faire preuve un jardinier pour être un bon gardien. À croire que si Adam et Ève se sont retrouvés sans défense devant les séductions du serpent, la faute en revient à la protection excessive de Dieu. Malgré ses meilleures intentions, il manqua singulièrement de prévoyance – lourde faute, pour un jardinier – en imaginant qu'il pourrait confier ce lieu édénique à ses créatures en leur épargnant toute préoccupation, toute activité, toute initiative, tout soin et tout souci.

De fait, avec quelle insouciance Adam et Ève accomplirent-ils l'acte décisif qui les expulsa du paradis !

La femme considéra donc que le fruit de cet arbre était bon à manger ; qu'il était beau et agréable à la vue. Et en ayant pris, elle en mangea et en donna à son mari, qui en mangea aussi.

Ce ne furent ni l'orgueil démesuré, ni la curiosité insatiable, ni la rébellion contre Dieu, ni le troublant frisson

de la transgression qui leur firent perdre étourdissement, en un instant, leur innocence. L'acte fut commis sans peur et sans hésitation, loin des affres de la tentation ou de la fascination pour l'interdit, en vérité sans aucune motivation particulière. Ils le commirent *par pure insouciance*. Et comment aurait-il pu en être autrement, vu comment Dieu les avait dépourvus du sens des responsabilités ? Le problème d'Adam et Ève, au paradis, fut moins leur volonté de désobéir que leur disposition désinvolte, inconséquente et puérile. Une disposition *sans résistance*, comme le serpent ne manqua pas de le constater dès sa première tentative pour faire manger à Ève le fruit défendu.

Il faut attendre la chute pour qu'Adam reçoive en partage un peu de ressort et de caractère. Au paradis il n'était accablé d'aucune préoccupation, mais il était incapable de dévouement. Tout était là *pour lui* (y compris sa femme). Une fois chassé du paradis, c'est lui qui est là pour tout, car seule son ardeur à l'ouvrage peut rendre habitable un environnement qui n'a pas été créé pour son plaisir et qui exige de lui un travail quotidien. Cette extension du moi dans le monde fait naître l'amour d'autre chose que soi-même, c'est-à-dire de la civilisation. L'humanité en paierait certes le prix, mais la *felix culpa* de nos ancêtres mythiques eut au moins cela de bon : elle donna de l'importance à la vie. Car les humains ne sont pleinement humains que si les choses ont de l'importance. Rien ne comptait pour Adam et Ève dans leur jardin jusqu'à l'instant décisif après lequel, en un éclair, ils comprirent que tout, désormais, comptait. Le jardin les mit face à cette alternative impossible : y vivre dans l'oubli moral ou le quitter pour connaître la réalité.